

Conférence de S.E. Mgr Barthélemy Adoukonou
Secrétaire du Conseil Pontifical de la Culture
au Colloque universitaire
du Diocèse de Luçon et du Pôle Théologie
de l'Institut Catholique d'Etudes Supérieures de la Roche-sur-Yon

Faire mémoire ...

Luçon, France 17-18 mars 2014

Du mémorial créatural au mémorial de la Rédemption

« *La culture chrétienne vecteur de la foi* » est le thème de la contribution primitivement attendue de moi comme théologien africain à ce Colloque qui voudrait se pencher sur « *Faire mémoire ...* », thème théologique par excellence. Monseigneur Castet qui me proposait de présider ce Colloque et de prendre la parole sur le thème formulé me laissait aussi la liberté d'en choisir un autre. J'ai donc choisi pour thème « *De la mémoire créatural à la mémoire de la Rédemption* », tout en acceptant la présidence du Colloque, sans pour autant prétendre engager la responsabilité du Dicastère, pour la simple raison que mon approche africaine n'a pas de validité immédiatement universelle.

Cette approche africaine s'étant développée en dehors de tout le débat philosophique occidental de ces dernières décennies au sujet de la *Mémoire*, de *l'Histoire* et de *l'Oubli*¹, nous ne pouvions la présenter qu'avec beaucoup de modestie à un rendez-vous académique de grand niveau comme celui-ci. C'est un effort d'inculturation africaine, qui vise à rencontrer la foi chrétienne par le Mystère pascal et le *Mémorial de la Rédemption* qu'est l'Eucharistie².

Nous avancerons par deux étapes. La première consistera à établir sur pièces de recherches ethnologiques la gestion anthropologique et religieuse de la mémoire par l'Africain traditionnel aja-fɔn, en esquissant le chemin de conquête de ce que nous

¹ Cf. Ricœur, P. *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Le Seuil 2000; Olivier Abel, Enrico Castelli-Gattinara, Sabina Loriga et Isabelle Ullern-Weitè (dir), *La juste mémoire*, Labor et Fides, 2006.

² Cette tentative d'inculturation qui date des années '80 est antérieure d'au moins 20 ans à la célébration de la purification de la mémoire faite par le SCEAM en 2003 et dont il sera aussi question dans cette présentation.

nommons *mémorial ancestral* ou *créatural*. Dans une deuxième étape, nous montrerons brièvement deux tentatives de célébration inculturée faites par le mouvement africain d'inculturation *Mewihwendo/Sillon Noir* touchant la mémoire, l'histoire et l'oubli. Nous y montrerons comment la profonde aspiration africaine à la guérison de la mémoire est exaucée grâce à la rencontre du mémorial chrétien de la rédemption, qu'est le mystère eucharistique : la célébration par tout le Symposium des Conférences Episcopales d'Afrique et de Madagascar (SCEAM) de la purification de la mémoire suivie de la messe de la résurrection du Christ à Gorée en 2003, mais aussi la messe du passage du mémorial ancestral au mémorial du Christ Rédempteur à Avogbanan (Bénin) seront brièvement présentées (II). Nous terminerons par la pastorale de la mémoire réconciliée et de la quête de l'Originaire comme antidote à l'humanisme de l'homme moderne qui tente en vain de conquérir son identité sur l'axe exclusif du futur, lequel n'est plus une eschatologie mais une pure et simple utopie intramondaine qui étouffe l'humain (III).

I. Etape : La mémoire : sa gestion anthropologique et religieuse par l'homme africain

1. Mémoire/Mémorial créatural : qu'est-ce à dire ?

Lorsqu'on parle de religion traditionnelle africaine (RTA), on ne pense généralement pas au culte des ancêtres. Si ce dernier est très répandu dans toutes les aires culturelles africaines et qu'il ne semble poser que des questions déjà résolues depuis quatre cents ans avec la querelle des rites chinois, autour de la grande figure d'inculturation du Père Matteo Ricci, on doit cependant, pour ce qui concerne l'Afrique, s'interroger pour savoir si le culte des ancêtres doit vraiment être séparé de la RTA. Le point de jonction entre la dimension cosmique et la dimension anthropologique de la RTA nous semble avoir été clairement indexé par le sage intellectuel communautaire africain Gèdègbe, quand il répondait à l'Administrateur colonial français, fin ethnologue, Bernard Maupoil, qui lui demandait une sorte de définition du *Vodun*, son identité profonde : « *C'est, répondait-il, le culte que nous rendons à nos souvenirs les plus chers* ». L'enquête systématique, qu'ensemble avec le

Mouvement africain d'inculturation *Mεwihwendo/Sillon Noir*, il m'a été donné de mener sur le rite d'ancestralisation, a clairement montré que ce rite était exactement celui qu'on pourrait tout aussi bien nommer rite d'*institutionnalisation d'un nouveau segment mémoriel de la mémoire ancestrale*, qui confère son identité au groupe humain et, en son sein, à chacun de ses membres. La mémoire, selon l'Africain, fait l'humanité de l'homme. Par la chaîne mémorielle, l'intellectuel communautaire s'exhause par la pensée et par le cœur vers l'Originaire. Il est significatif que les sages intellectuels communautaires disent de l'ensemble des membres d'un clan (*Hεnnu*) qu'il est l'enfant (*vi*). Le représentant de l'ancêtre, autour duquel s'accomplit tout rite concernant les vivants comme les morts du clan ou du lignage, est défini comme le dernier chaînon qui relie la chaîne des vivants et des morts à l'Origine. C'est bien pourquoi il tient tant à cœur à l'homme africain de « *garder mémoire* ». Il accomplit le culte vodun comme devoir de mémoire envers des « *souvenirs chers* » appelés à être féconds dans la postérité.

Le rite d'ancestralisation ou d'institution de segment mémoriel, par lequel le défunt est transformé en « *mémoire chère* » ou « *mémorial* » dans l'ordre de la création est encore dénommé par la formule rituelle « *préservation de l'oubli* ». L'oubli coupe le défunt des vivants, il l'isole, l'enterre dans la solitude absolue, qui est un état de souffrance (*wεnmε*), précédant une éventuelle néantisation (*yεyivε*). Dans tous les cas, l'homme africain *aja-fεn* a un soin tel de la mémoire, qu'un autre administrateur français, l'historien Robert Cornevin, a pu en faire le constat et dire que la science humaine par excellence du « *Dahoméen* » était l'histoire. Toute la culture vise pour ainsi dire à figurer, à exprimer les événements, l'histoire. Les anthroponymes et les toponymes sont les expressions culturelles les plus communes par lesquelles l'homme africain en contexte culturel d'oralité s'efforce fondamentalement de vaincre l'absence d'écriture, sans compter son invention de la pictographie, abondamment attestée dans les bas-reliefs du Musée d'Abomey.

Avec tout cela, nous n'avons pas encore parlé de l'orientation de la vie de chaque personne vers l'avenir par l'énonciation de son nom-programme. Si l'homme africain *aja-fεn* se pense à partir des profondeurs de la mémoire de son lignage et vit

en adoration de Dieu à travers son ancêtre primordial, c'est en vue de se prendre en charge lui-même comme une vocation à accomplir dans l'histoire. C'est pourquoi ce ne sont pas uniquement les parents qui donnent un nom à l'enfant, mais l'enfant lui-même qui, entrant dans l'âge adulte, énonce son nom-programme en prolongement de la révélation qui lui est faite de sa destinée au bois sacré³.

De cette rapide traversée de la culture africaine par la lucarne béninoise de la culture *aja-fon* on peut retenir :

1. La représentativité de la RTA par le Vodun apparaît scientifiquement fondée : le prouve à suffisance la place de la mémoire et de l'histoire dans la culture africaine d'un côté, le Vodun comme culte du mémorial créatural de l'autre.
2. La RTA ne s'exprime pas uniquement à travers des éléments cosmiques, mais peut-être surtout anthropologiques. Le Vodun en est une expression des plus claires.
3. L'analyse de rituel faite par le *Mewihwendo/Sillon Noir* révèle que l'homme africain *aja-fon* pense et vit l'eschatologie sous la forme du retour à Dieu comme au Père dont l'humanité est issue en tant que famille-fraternité.

Il y a eu des tensions, des divisions et des séparations au sein de cette famille : la fratrie a été mise à rude épreuve à travers le temps. C'est ce que nous verrons maintenant au cœur même des « rencontres manquées » que documentent la traite négrière dans sa triple version, intra-africaine, extra-africaine arabo-musulmane et extra-africaine européenne-chrétienne.

³ Il aurait fallu ici présenter les trois étapes initiatiques que l'homme *aja-fon* reçoit depuis son initiation au salon de l'ancêtre jusqu'à l'initiation au bois sacré, en passant par l'initiation au seuil de l'adolescence, qui révèle la vie de l'être humain comme un chemin de personnalisation qui ne s'achève qu'avec sa mort. Le texte du rituel d'institution du défunt comme souvenir cher dit en effet que le mort prend rang parmi les personnes accomplies, parmi les *voduns*, c'est – à – dire les « *souvenirs chers* » (mε). On peut se référer ici mon texte dans « *La mort dans la vie africaine* » (Cf. UNESCO, Présence africaine, 1980). Dans cette vision de l'homme, on comprend que les Antillais identifient le Vodun aux Saints et les Brésiliens font de même pour les Orisha et le Candomble : cf. Roger Bastide, Pierre Verger et Laënnec Hurbon. Pour Senghor les ancêtres sont les plus vieilles figures de Dieu.

2. Le rite de l'arbre de l'oubli et du départ sans retour : traitement magico-sorcier de la mémoire

Au cœur de la tragédie de la « *route de l'esclave* », nous découvrons sur le chemin qui conduit de la ville de Ouidah (au Bénin) à la plage *Jεgbaji* où ont été érigées deux portes commémoratives, l'une dite du « non-retour » et l'autre dite « d'entrée du salut », l'emplacement de « *l'arbre de l'oubli* », dont on prétend que les esclaves faisaient sept fois le tour avant d'être conduits à la plage pour l'embarcation. Ce rite « magico-sorcier » - s'il a effectivement existé -, n'a pu surgir que du terreau Vodun. Il serait destiné, affirme-t-on, à faire perdre la mémoire aux esprits des esclaves. Ceux-ci, une fois morts là où on les emmenait en Amérique et dans les Caraïbes, devraient demeurer dans l'errance, oublier leur terre d'origine et ne pas venir troubler la paix des Dahoméens. Nous avons beaucoup réfléchi sur cette entreprise « magico-sorcière » et l'extraordinaire enseignement qu'elle comportait concernant l'anthropologie africaine en général, et tout particulièrement concernant l'idée que se faisait l'homme africain *aja-fɔn* traditionnel du statut *post-mortem* de l'être humain. Dans sa tragique naïveté, le rite nous instruit aussi sur la conscience de péché que le païen lui aussi avait, avant même la révélation du péché qui nous a été faite en toute clarté dans le Judéo-christianisme. L'africain *aja-fɔn* qui déployait toute sa religiosité naturelle pour empêcher la mort physique de devenir la cause de la *mort totale que serait l'oubli* comme coupure radicale de relation (*wɔn*), conduisant à la néantisation (*γελivɔ*), provoque ici délibérément la coupure définitive de relation d'avec ceux et celles qu'il a chosifiés et vendus comme esclaves. Les morts sont sensés réclamer aux vivants de les tirer de l'oubli pour survivre, puisque la vie est relation. C'est pour cette raison que l'*aja-fɔn* pratique le rite dit « *cyɔdohun* », embarcation du mort vers l'au-delà du fleuve imaginaire que les morts sont sensés traverser pour aller à leur lieu (*fi*). Tel aurait été le drame qui est figuré le long du chemin qui conduit de Ouidah à la plage de *Jεgbaji*, où nous trouvons la *Porte du Non-retour*⁴.

⁴ Gaetano Ciarcia dans son article « *Rhétoriques et pratiques de l'inculturation : une généalogie « morale » des mémoires de l'esclavage au Bénin* » a porté le doute sur la vérité historique d'un tel arbre de l'oubli en mettant en lumière les informations contradictoires. Pour ma part, je doute aussi qu'il ait pu exister un tel arbre pour la raison toute simple que le réflexe culturel des toponymes aurait poussé à créer un vocable qui n'existe pas et qui serait « *wɔntin* » tout comme « *zomayi* ».

Un aspect essentiel de notre effort d'inculturation au Bénin consiste à faire de la *Porte de l'entrée du Salut* la porte où s'opère la rencontre entre cet homme africain en pleine dramatique humaine, apparemment désespérée et le Christ, l'Innocent venu de la part du Père, prendre sur lui les péchés de l'humanité pour la sauver. La tragédie de *la Route de l'esclave* dont nous avons, au Bénin, l'expression peut-être la plus documentée du point de vue de la RTA et du Christianisme, nous avait permis de lancer, à partir de son inauguration en 1992 par le Directeur Général de l'UNESCO, Federico Major, l'appel à un examen de conscience historique de la part de chacune des trois religions impliquées dans la traite négrière : la RTA Vodun, le Christianisme et l'Islam.

Le Christianisme dès 1992, à Gorée, a inauguré son examen de conscience et sa demande à Dieu de la purification de sa mémoire. Jean-Paul II a demandé pardon à Dieu au nom de l'Europe mais aussi de l'humanité pour le crime énorme (*magnum scelum*) commis. Onze ans plus tard, l'épiscopat africain, représenté par environ 150 Cardinaux, Archevêques et Evêques du SCEAM, est allé en pèlerinage, dans un grand concours du Peuple de Dieu, à l'île de Gorée au large de Dakar, la capitale du Sénégal, pour y célébrer l'Eucharistie de la purification de la Mémoire : c'était en octobre 2003⁵. Nous passons ainsi à la 2^{ème} étape de notre exposé.

II Etape : Deux tentatives africaines d'inculturation

à partir de la mémoire et de l'histoire

1. Célébration de la purification de la mémoire à Gorée (2003)

Jean-Paul II, qui, déjà en 1985 à Yaoundé, avait demandé pardon à l'Afrique, devant un parterre qualifié de l'intelligentsia africaine, au nom de l'Europe, pour la traite négrière, l'esclavage et le colonialisme, a réitéré ses appels du pied aux Africains, pour qu'ils assument plus résolument toutes les pages de leur histoire, en qualifiant la traite négrière dans son livre « *Avancer dans l'Espérance* » d' « *holocauste méconnu* ». Il a été le premier à faire son pèlerinage à la « *Maison de l'esclave* » de Gorée qualifiée par lui de « *sanctuaire de la douleur de l'homme noir* ».

⁵ Cf. La publication de la CERAO : « *Gorée 2003. La purification de la mémoire* ».

En le suivant une dizaine d'années plus tard, le SCEAM a voulu faire un rite pénitentiel d'aveu de la faute et de demande de pardon au Père des miséricordes, au nom de l'Afrique vendeuse d'esclaves (un archevêque africain a lu le « billet d'accusation » et l'a déposé sur le Crucifié) ; au nom de l'Europe qui a provoqué et exécuté durablement l'odieux commerce (un archevêque européen) ; au nom des descendants d'esclaves qui ont nourri la volonté de revanche (un évêque haïtien). Tous les trois, après avoir lu leurs « billets d'accusation » (Colossiens 2, 14) les ont déposés sur le Christ en Croix, lui qui est l'Innocent venu de la part du Père des Miséricordes, assumer toutes les dimensions du « crime énorme » de chosification de l'homme et de sa marchandisation, qui sont autant de tentatives extrêmes de destruction de l'inaliénable dignité humaine. En assumant sur lui le mal qui démolit la famille humaine, l'Innocent-rançon a fait de Dieu son Père le *Goel* de l'homme – c'est-à-dire le parent qui paie la rançon – de notre humanité, qui ressuscite dans sa résurrection. L'humanité est vraiment de la Famille de Dieu ! Le SCEAM est retourné de ce pèlerinage avec la détermination de mener une pastorale qui tienne davantage compte de l'histoire et en fasse un paradigme qui médiatise la relation entre la culture et la société. L'histoire et les événements qui la constituent touchent le socle anthropologique par la dynamique intérieure dont le sujet culturel et social est porteur.

Nous touchons ici au plus concret ce que le phénoménologue des religions, van der Leeuw disait dans son livre des années 20 du siècle dernier, *Phénoménologie de la Religion* : « *De Dieu, toutes les religions parlent jusqu'à la mort et après la mort. Mais dans la mort, seule le christianisme en parle* ».

L'événement de la mort réelle d'un être cher est vécu par l'homme africain *ajafon* selon un rituel de mort-résurrection symbolique qui est le cœur même de l'expérience religieuse Vodun.

La RTA Vodun, une religion de prise de possession et de transe, si elle ne prétend pas parler de Dieu au cœur du hiatus de la mort qui interrompt le courant vital, croit visiblement que la mort est un moment d'expérience du divin. Quand s'opère la prise de possession Vodun, la personne « meurt » à son état antérieur et « renaît » à un état nouveau, où ce n'est plus lui mais le Vodun qui est présent en elle. Elle est portée

« morte » à l'intérieur du Couvent « *Hunkpame* ». Le jour où elle va « ressusciter », elle est ramenée sur la grande place du Couvent, au milieu d'une foule de spectateurs. Des asticots se promènent sur son corps étendu, exhalant une odeur de cadavre. Le chef Vodun appelle 3 fois ou 7 fois son nom. Elle répond en « surgissant de la mort ». C'est au terme de ce rite qu'elle est ramenée au couvent pour sa formation initiatique qui dure de 7 mois à 3 ans.

Cette brève description du rite de « mort-résurrection » symbolique entend simplement donner, ne fût-ce qu'une lointaine idée de l'expérience du Vodun. Dans notre étude publiée par l'*UNESCO* et *Présence Africaine* dans ***La mort dans la vie africaine*** et intitulée *Structure Anthropologique du Vodun*, nous avons montré comment se constitue le *Mémorial ancestral* que je nomme aussi *mémorial créatural*.

Quand le sage intellectuel communautaire demande de se laisser réguler par les lois d'alliance avec le *gbε* (c'est-à-dire la vie, la nature ou Dieu) et de laisser choir le magico-sorcier, il doigte très nettement cette dimension proprement religieuse de l'expérience fondatrice du Vodun. Nous en avons fait dans le *Mewihwendo/Sillon Noir* le lieu le plus décisif du dialogue interreligieux et de rencontre entre la foi chrétienne et la culture africaine concrètement enracinée dans une croyance religieuse. Voyons à présent très succinctement la deuxième expérience majeure d'inculturation par rencontre de mémoriaux que nous avons annoncées.

2. De la célébration du Mémorial ancestral à la célébration du mémorial du Christ.

Notre pastorale en Afrique achoppe un peu partout sur la réalité du syncrétisme. La RTA Vodun, comme religion à transe, fait vivre par une technique de manipulation subtile la relation vie-mort observable dans la nature. C'est aussi ce qui se déploie dans le rituel de constitution de segment mémoriel que nous avons observé dans la phase ultime des célébrations funèbres, qui transforme le défunt en « souvenir cher », en « inoubliable ». Le désir d'immortalité qui est ici manifeste est ce que le Père des miséricordes a comblé au-delà de toute mesure en ressuscitant d'entre les morts son

Fils mort par amour pour l'humanité et qu'il a institué comme mémorial perpétuel de rédemption.

L'évangélisation de la culture qui est le premier temps de l'inculturation est le moment de la conversion. Ce ne sont pas les éléments de la culture que sont les symboles qui ont besoin de conversion, mais les rapports symboliques où les symboles entrent en signifiante vitale portant à conséquence anthropologique. C'est lorsque nous atteignons le niveau de mise en rapport symbolique des symboles que sont les rites – célébration des funérailles par exemple, célébration des grandes bénédictions ancestrales, célébration des épiphanies Vodun aux populations, purification de la cité, du village, dation du nom aux nouveau nés, investiture de chefs traditionnels, etc. – que se pose la question de la conversion. Il faut mener une recherche approfondie sur les rapports symboliques, anthropologiquement les plus décisifs pour les groupes humains auxquels appartiennent nos chrétiens. On verrait alors en quels termes concrets se pose la question de la conversion pour les fidèles chrétiens. Il serait possible de montrer comment les sacrements et sacramentaux chrétiens répondent à tel ou tel quête de sens, à telle ou telle requête de fortification de l'être de la part des fidèles. La figure anthropologique globale, qui se dessinera au bout de ces recherches, sera le terrain humain que nous mettrons en relation avec le mystère pascal et la christologie trinitaire qui en résulte.

C'est ce qui nous a conduits dans le *Mewihwendo/Sillon Noir* à mettre en expérimentation un rituel de célébration du mystère eucharistique à partir d'une conversion du rituel de célébration des grandes bénédictions traditionnelles du clan des Ahantunvi, clan de René Akanzan lui-même, Président du Mouvement africain d'inculturation, *Mewihwendo/Sillon Noir*.

Comme chef d'enclos parental, il avait le devoir de célébrer chaque année le mémorial ancestral. Il ne l'avait pas fait durant des décennies, au point que le temple des ancêtres était tombé en ruines. La raison n'était autre que la fidélité à la foi chrétienne reçue des missionnaires. A la naissance du Mouvement missionnaire de recherche et d'inculturation *Mewihwendo/Sillon Noir*, le premier terrain de recherche a été précisément celui de la nature exacte de ces grandes bénédictions qui représentent la manière traditionnelle de satisfaire au devoir de mémoire vis-à-vis des défunts et des

ancêtres. Mais auparavant il nous fallait être au clair sur le rite ultime de passage des défunts dans l'au-delà, particulièrement ceux qui ont eu rang de chefs d'enclos parentaux ou de doyens d'âge. L'enquête ayant révélé que ces derniers devenaient des Vodun, nous avons décidé de ne pas consentir à le faire.

Cependant, en observance du 4^{ème} commandement du Décalogue qui prescrit le devoir de mémoire envers les parents – « père et mère honoreras » –, nous avons estimé possible d'aller au devant de la requête de nombreux chefs d'enclos parental, et célébrer chrétiennement ces grandes bénédictions ancestrales, en les ouvrant sur le mémorial de la rédemption. Pour cela deux conditions étaient requises :

1. une modification dans le rituel ancestral, que seul le représentant de l'ancêtre, devenu fidèle disciple du Christ, est en mesure de porter.
2. qu'il existe effectivement un tel représentant de l'ancêtre disciple du Christ, qui soit librement décidé à poser ce geste.

Les deux conditions se trouvant réunies dans la figure du doyen d'âge des Ahantuvi, Daa Makponse, et dans celle du chef d'enclos parental des Akanzan à Avogbanan, qui se trouvait en même temps être le catéchiste Président du *Mewihwendo/Sillon Noir*, l'assomption et l'élargissement des Bénédictions ancestrales à la dimension universelle de Bénédictions pour toute l'humanité grâce à son ouverture sur le mémorial de la rédemption étaient possibles.

Le nouveau rituel se réalise en deux temps.

1. La célébration du rituel ancestral converti dans ses éléments constitutifs, notamment le siège des affects et des désirs bons et mauvais (*ayi*). Un grand appel au changement de cœur est lancé dans une célébration kérygmatique particulièrement solennelle. L'Evêque lui-même préside cette phase de célébration de la conversion du rituel ancestral.
2. La célébration eucharistique le lendemain avec des éléments d'inculturation particulièrement significatifs : litanie des saints élargies aux ancêtres, pour qu'ils viennent célébrer avec nous en Eglise ; procession des offrandes dont le haricot présenté la veille et sur lequel a

été prononcé le kérygme de l'appel à la conversion, au changement de cœur. Après la célébration eucharistique, ce mets de haricots sera le premier mets servi à tous les membres de la famille ainsi qu'à tous les invités, sans distinction de confession ; la famille large des Ahantunvi se trouve élargie et intégrée à la Famille de Dieu au ciel, au purgatoire et sur la terre, et célébrée avec joie pendant qu'elle se nourrit du Corps du Christ pour devenir encore davantage une personne (mε) que l'accomplissement du devoir de mémoire épanouit pleinement. Le passage du mémorial ancestral par conversion/transformation en mémorial de Rédemption du Christ est solennellement célébré et chanté. Aucune victime n'est offerte, sinon le Christ lui-même, le Rédempteur de l'Homme. C'est Lui qui nous soude avec le grand courant vital dont le Père est la Source.

L'élément sur lequel l'inculturation s'est articulée dans les pratiques du *Mewihwendo/Sillon Noir* et devrait s'articuler, est la relation de communion qui seule rend la vie possible et inépuisable. Quand la mort vient interrompre le courant vital de manière définitive, le *souvenir apparaît comme le dernier recours dont l'homme dispose pour « vaincre la mort »*. L'homme africain *aja-fɔn* a construit toute une civilisation du mémorial dont l'enfant ou la famille est le sujet acteur dans l'histoire. L'anamnèse de l'Originaire semble bien être la visée ultime du culte Vodun qui, pour le Bokɔnon Gɛdɛgbe, est « *le culte rendu aux souvenirs les plus chers* ». Si « *nos ancêtres sont les plus vieilles figures de Dieu* », comme l'a dit, pour sa part Léopold Sédar Senghor, leur rendre un *culte comme « devoir de mémoire »*, c'est finalement viser le Père Originaire, de qui tout provient. Cela, pour les chrétiens, advient avec la rencontre du mystère pascal et du mémorial de la rédemption qu'est l'Eucharistie.

III. Pour un dialogue avec la pensée moderne : quelques considérations d'ordre philosophique

On le voit bien, telles que les promeut *Mewihwendo/Sillon Noir*, ces modalités concrètes du travail de mémoire en contexte *aja-fɔn* créent, *de facto*, un espace où il

devient possible d'instaurer un dialogue critique avec le modèle de l'homme moderne, aussi bien dans sa version idéaliste (Descartes) que dans sa formulation nihiliste (Nietzsche). De ce point de vue, la démarche de *Mewihwendo/Sillon Noir* ne peut être comprise en termes de généalogie, au sens du Nietzsche de Michel Foucault, qu'à la faveur d'un malentendu fondamental, voire d'un contre-sens notoire dont nous découvrons une illustration récente chez Gaetano Ciarcia.

Remise dans la perspective de l'inculturation théologiquement entendue, le travail de mémoire n'obéit pas à une rhétorique de la généalogie. En effet, dans une réflexion intitulée *Rhétoriques et pratiques de l'inculturation*⁶, l'ethnologue Gaetano Ciarcia propose ce qu'il appelle « une généalogie morale des mémoires de l'esclavage au Bénin ». Sans sous-estimer le coup de pouce des initiatives relativement récentes comme le projet « *La Route de l'esclave* », le propos de Ciarcia rappelle, à juste titre, qu'elles appartiennent à une dynamique de longue date et irréductible à ses manifestations explicites, puisqu'elles comportent également de l'implicite. Comment qualifier la logique interne au travail de mémoire ainsi mise en perspective ? La réponse à cette question sera le point précis de nos divergences avec Garcia, même si nous partageons ses vues sur l'ampleur du travail de mémoire et la modestie qu'elle exige de la part de tout humain. A nos yeux, la notion de généalogie, telle qu'elle s'entend dans *Généalogie de la morale* de Nietzsche et se trouve reprise par le premier Foucault, est inappropriée lorsqu'il s'agit de rendre compte du travail de mémoire incluant à la fois l'évangélisation de la culture et l'inculturation de la foi, comme nous l'avons mise en route depuis 1970 à Abomey au Bénin.

Choisir la méthode de la généalogie comme grille de lecture de toutes les formes de gestion du passé et de la tradition du Sud Bénin, c'est sans doute la part de l'imaginaire dans le processus en cours ; mais, c'est aussi se rendre aveugle à la dimension théologale qui constitue le socle de la pastorale de l'inculturation, telle que la propose et l'expérimente *Mewihwendo/Sillon Noir*. Choisir d'opérer des mutations dans les traditions humaines dans l'histoire des peuples à partir du mystère de l'Incarnation rédemptrice, c'est accepter de lire l'Évangile comme ferment de

⁶ CIARCIA, Gaetano, "Rhétoriques et pratiques de l'inculturation. Une généalogie "morale" de l'esclavage au Bénin, in *Gradhiva*, N° 8 n.s., novembre 2008, p. 29-47.

civilisation, et donc comme ce qui transcende toutes les cultures. Or, c'est précisément le type d'allégeance que s'interdit la modernité.

Ce qui échappe au regard de la généalogie nietzschéenne semble sauter aux yeux d'un penseur comme Paul Ricœur. Dans son herméneutique de la condition historique⁷, nous retrouvons un effort pour penser le travail de mémoire comme un travail de deuil. Cette connexion-là définit précisément le lien organique entre l'engagement du *Mewihwendo/Sillon Noir* sur le terrain des rites funéraires et ses initiatives dans la gestion de la mémoire de la traite des esclaves. Par ailleurs, Ricœur compte la capacité de faire mémoire au nombre des attributs de l'homme capable. Ce qui est ainsi mis en lumière, c'est le statut de l'*Agapè* chrétien dans le travail de mémoire. En effet, l'agir authentiquement humain est dicté par la sagesse pratique, repérable à l'intersection de l'ordre éthique (visée de la vie bonne) et de l'ordre moral (obligation constitutive de la norme). Mais ces deux niveaux se trouvent subordonnés à un troisième que Ricœur qualifie de méta-éthique. Dans la tradition judéo-chrétienne, le niveau métaphysique est occupé par l'*Agapè* biblique, source du pardon. Sur le trajet de la mémoire heureuse, le pardon est célébré conformément à l'économie du don, c'est-à-dire dans le face-à-face entre pardon demandé et pardon donné.

⁷ RICŒUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000. Voir la 3^{ème} partie de l'ouvrage.